

# La renaissance D'Orpha : pour une reconnaissance honorable d'Elisabeth Severn

Nancy A. Smith

L'histoire de la psychanalyse n'a montré aucune sympathie particulière pour Elisabeth Severn ou pour ses écrits. Son critique le plus sévère était peut-être Freud lui-même, qui avait qualifié Severn de « mauvais génie de Ferenczi ». Alors que Ferenczi ressentait Severn comme sa patiente courageuse, collègue estimé et analyste sensible, Freud, reprochait à Elisabeth Severn de détourner Ferenczi de la psychanalyse, de l'influencer par ses croyances métaphysiques bizarres et de hâter sa mort par les exigences qu'elle avait à son égard (Jones, vol. III). Une étrange ironie parmi toutes celles qui émaillent l'histoire de la psychanalyse a voulu que le portrait d'une imposante Elisabeth Severn, daté de 1913., le « mauvais génie » supposé de Ferenczi, se soit retrouvé au fin fond de la réserve du Musée Freud de Londres, bien que, selon Erica Davies, la directrice, « il ne soit actuellement pas exposé » (communication personnelle, le 29 mai 1997). Faut-il considérer cela comme une douce ou amère ironie?

Quoi qu'il en soit, cela montre que nous ne sommes toujours pas parvenus à décider où situer Elisabeth Severn dans l'histoire de la psychanalyse. Faut-il la mettre de côté, où lui attribuer une place en vue, reconnue et honorable? Pour ma part, je recommande, pour Elisabeth Severn, une place reconnue et honorable. Mes remarques prennent appui sur la manière dont Ferenczi et Christopher Fortune comprenaient Severn. Je pars de l'hypothèse que le lecteur est quelque peu familiarisé avec le compte rendu qu'a donné Ferenczi de son analyse avec Severn et de leur « analyse mutuelle » dans son *Journal clinique* (1932), où celle-ci figure sous le sigle R.N. Le lecteur devra aussi avoir connaissance des travaux approfondis de Christopher Fortune (1993, 1994, 1996) sur la vie d'Elisabeth Severn, à partir des lettres à sa fille Margaret et d'entretiens avec celle-ci. La nouvelle pièce que j'ajoute à la discussion concernant la place d'Elisabeth Severn dans l'histoire de la psychanalyse consiste en la lecture clinique de ses trois livres, épuisés et introuvables.

Ces trois ouvrages : *Psycho-therapy, Its Doctrine and Practice* (Psychothérapie, sa doctrine et sa pratique), publié en 1913 et *The Psychology of Behaviour, A Practical Study of Human Personality and Conduct with Special Reference to Methods of Development* (La psychologie du comportement, une étude clinique de la personnalité et des conduites humaines, plus particulièrement en rapport avec les méthodes de développement), publié en

1917, nous aident à comprendre l'esprit et la personne d'Elisabeth Severn avant qu'elle n'entreprenne son analyse avec Ferenczi en 1924. Après avoir examiné ces deux ouvrages, je les comparerai et les opposerai à son dernier livre, *The discovery of the Self* (La découverte du Soi), rédigé au cours de la phase terminale de son analyse avec Ferenczi et publié peu après sa mort, en 1933. Je montrerai comment le ton, la composition et le contenu de ce troisième livre, écrit à la fin de l'analyse avec Ferenczi, montre une différence frappante avec les deux premiers, écrits bien avant d'avoir commencé son analyse de huit ans. La profondeur du processus de guérison chez Severn, dont il n'a pas encore été question dans la littérature, est ainsi mise en évidence.

Masson (1984) a qualifié l'écriture de Severn de « pieux, mystique, peu professionnel et peu scientifique ». Au contraire, Stanton a su reconnaître que Severn avait « des intuitions de la thérapie active » bien avant d'avoir rencontré Ferenczi (1991, p. 162). Fortune (1993, p. 104) a très justement présenté le contenu des livres de Severn de la façon suivante : « elle se sert de ses cas pour illustrer le pouvoir de la pensée positive, de la volonté, des rêves, de la visualisation et de la thérapie télépathique ». On peut dire que, dans l'ensemble, ces livres ont été négligés en ce qui concerne les données abondantes qu'ils fournissent sur la personnalité pré-analytique de Severn. Au contraire, il était généralement admis que ces livres ne contiennent guère que ses comptes rendus très bizarres portant sur la théosophie et la métaphysique. En fait, l'intérêt de Severn pour le monde occulte était moins bizarre qu'il n'y paraît aujourd'hui. Nous oublions qu'au tournant du siècle un important groupe de l'élite intellectuelle, tels Oscar Wilde, Yeats, George Bernard Shaw, Frank Lloyd Wright, des universitaires de Cambridge, Carl Jung, William James, Joan Riviere, James Strachey, Sigmund Freud et Sándor Ferenczi, tout comme Elisabeth Severn, tentaient d'utiliser des méthodes scientifiques pour étudier les phénomènes spiritistes (Hinshelwood, 1995, p. 136). Severn était en bonne compagnie en ce qui concerne son intérêt pour la théosophie et la métaphysique.

Cependant, l'intérêt de Severn était une affaire vitale pour sa survie psychique, plutôt qu'une investigation académique. Dans son livre de 1913, *Psycho-therapy, Its Doctrine and Practice*, Severn, une femme ayant subi des abus physiques et sexuels, écrivait : « L'idée de l'immanence de Dieu entraîne l'élévation du Soi comme une partie de Dieu » (1913, p. 139). Le livre est plein de références à un « Soi supérieur » (p. 144), « La source de toute provende inépuisable » ((p. 19), « Provende infinie » (p. 99), voire « la grande inspiration de la vie suprême »; à la fin, curieusement, elle se réfère à ce Soi supérieur comme à une « intelligence infinie » (p. 99). Lire son livre de 1913 avec ces phrases répétitives a provoqué en moi une sorte d'état somnolent de transe. Je commençais à percevoir combien ces idées pouvaient s'avérer anesthésiantes et réconfortantes à cette femme traumatisée. Mais c'est seulement lorsque je me suis rappelé les descriptions de Ferenczi de ce phénomène obscur nommé « Orpha » dans son *Journal clinique* que j'ai pu saisir le sens plus profond et l'importance de ces écrits comme moyens pour Elisabeth Severn de maintenir uni un soi fragmenté jusqu'à ce qu'elle ait trouvé Ferenczi pour qu'il soit son analyste. Ferenczi a même écrit : « son Orpha m'aurait dépisté, autrefois déjà... » (p. 180). La clef pour comprendre Severn et ses livres, c'est Orpha. Ce phénomène appelé Orpha est une contribution encore non reconnue au traitement psychanalytique du trauma.

Mais qu'est-ce donc, « Orpha »? Ferenczi mentionne pour la première fois Orpha dans une note du 12 janvier de son journal de 1932, en le décrivant comme un aspect fragmenté, mais principe organisateur de vie, de la personnalité traumatisée d'Elisabeth Severn. Avec compassion, Ferenczi écrit: « L'énormité de la souffrance, la détresse, l'absence d'espoir de toute aide extérieure, poussent vers la mort; mais après la perte ou l'abandon de la pensée consciente, des instincts vitaux organisateurs (« orpha ») s'éveillent, ... il [orpha] suscite des hallucinations d'accomplissement de vœux., des fantômes de consolation; il anesthésie la conscience et la sensibilité contre des sensations qui deviennent intolérables » (p.52). Les deux premiers livres de Severn sont à comprendre essentiellement comme des tentatives « orphiques » de cette femme traumatisée pour créer et maintenir une perception d'elle-même dans son état de fragmentation grave due à des abus sexuels et physiques précoces et répétés.

Pour m'étendre un peu plus sur Orpha, je suggère qu'un trauma grave peut activer une grammaire génétique spécifique, un instinct libidinal de réserve si vous voulez, qui permet la survie de l'espèce quand l'attachement devient impossible du fait du trauma. Orpha permet à l'espèce de continuer à aspirer la vie par des voies alternatives particulières à l'individu qui évitent le besoin psychique d'attachement dans la mesure du possible. Orpha est évoqué, non à partir d'une matrice interpersonnelle/intersubjective, mais à partir d'un espace très personnel, qui se situe hors d'atteinte d'un soi punitif et d'autrui. La fonction principale d'Orpha est la préservation des fragments restants de la personnalité après la survenue du trauma. Pour une discussion plus extensive de ce phénomène et son rôle critique dans le traitement psychanalytique du trauma, je renvoie le lecteur à mon travail « Orpha reviving : Musing about Sándor Ferenczi, Elisabeth Severn and the Treatment of Trauma » (Smith, 1997).

C'est la distance prise par Orpha avec tout ce qui est insupportable qui permet à la personne traumatisée de continuer à fonctionner. Le fonctionnement orphique a fait appel à des fantômes de consolidation en vue de créer pour Elisabeth une personnalité forte, sûre et déterminée, plutôt que commotionnée, terrifiée et vulnérable. On peut même spéculer si son changement de nom (Fortune, 1993) de Brown en Severn ne représente pas une tentative orphique pour se couper de son passé traumatique. Dans son livre de 1913, *Psychotherapy, Its Doctrine and Practice*, le pouvoir de la volonté constitue le thème principal. Elle dit, à elle-même comme à ses lecteurs : « ... la volonté est toujours disponible pour servir de volant et se tient comme un protecteur à la porte de l'esprit. Le pouvoir de raisonner et de choisir est toujours entre nos mains. Parce que nous sommes des êtres conscients, nous sommes aussi capables d'être des maîtres et nous ne sommes pas nécessairement les victimes des influences adverses » (p. 26). C'est là une pure détermination orphique pour désavouer les effets des événements traumatiques et se remettre debout tout seul<sup>1</sup>. Ces deux premiers livres contiennent une série de cas de personnes ayant subi des traumas, mais jamais Severn elle-même. Orpha fonctionne de façon que la « mutilation [de la personne traumatisée] n'est pas du tout perçue, ou est considérée comme quelque chose qui est arrivé à un autre être, regardé du dehors » (Ferenczi, 1932, p. 53).

Son deuxième livre, avec le titre un peu long de *The Psychology of Behaviour, A Practical Study of Human Personality and Conduct with Special Reference to Methods of Development*, écrit en 1917, était une tentative obsessionnelle encore plus acharnée par Orpha pour aider Elizabeth à se maintenir entière. L'écriture adopte un ton beaucoup plus insistant et défensif que l'ouvrage de 1913. Le pouvoir orphique s'amenuise. On peut presque sentir le désespoir palpable juste derrière l'opiniâtreté avec laquelle elle vous assaille par ses points de vue sur l'inconscient, la volonté, l'intellect, l'imagination et la mémoire, l'émotion, le sexe et le Soi - tout ce qu'elle cherche à utiliser afin d'éviter les affects douloureux. Sa parole solitaire, répétitive, son bavardage orphique prend un tour désespéré :

« Nous connaissons tous l'effet vivifiant d'affirmer sa force et son courage quand on n'en ressent guère; dire 'je suis capable', ou 'je n'ai pas peur', quand les sensations dominantes sont celles de faiblesse et de peur (p. 52) (...) Sans un pouvoir de sélection bien développé, sans le contrôle de la censure de l'intellect, nous retenons et ravivons sans cesse de grand nombre d'images inutiles, déplaisantes sinon nocives ... si elles ne sont pas maîtrisées ou dissipées, elles peuvent nous saisir comme un nuage de diabolins noirs pour assombrir toutes nos journées ... Heureusement les expériences déplaisantes de ce genre peuvent être évitées par la sage mesure consistant à dissiper les images perturbatrices au moment où elles surgissent (pp. 117-118) ... Cette façon de voir exige, il est vrai, le détachement d'une attitude purement personnelle et une quantité considérable de pondération, mais elle apporte sa récompense. Il est bon de reconnaître à ce propos que le chagrin, dans toutes ses phases, se fonde sur une instabilité génétique, et qu'il est d'une nature essentiellement égoïste, ne contenant aucun aspect de constructivité. (p. 222) ».

Des pages et des pages de ces platitudes rigides et simplistes indiquent cet « état d'esprit fascisant », (pour reprendre le terme de Bollas), qui la soutenait maintenant pour lui permettre de survivre pendant ces années de guerre externe aussi bien qu'interne. On peut spéculer sur le fait que l'éclatement de la Première Guerre Mondiale en 1914 (qui l'a forcée à quitter Londres où elle semblait s'épanouir) peut avoir déclenché d'anciens conflits internes lorsqu'elle retourna en Amérique. Juste sous le très mince vernis de confiance qui se manifeste dans son livre de 1917, elle souffrait de plus en plus de « confusion, hallucinations, cauchemars et de dépression suicidaire » (Fortune, 1993, p. 104). Le fonctionnement orphique n'était plus capable de la soutenir. Cette défaillance du fonctionnement orphique est nécessaire pour que le travail analytique puisse commencer. Severn et le fragment de personnalité orphique épuisé qui l'a soutenue jusqu'à ce qu'elle franchisse le seuil analytique de Ferenczi ont participé et contribué à une analyse de huit ans qui a changé à tout jamais notre compréhension et notre utilisation du contre-transfert, la thérapie du trauma et la nature même de l'exploration psychanalytique (Wolstein, 1997).

Une tâche essentielle du traitement est de faire en sorte que le fragment orphique privé d'affectivité de la personnalité éprouve une profonde tristesse de tout ce qui a été perdu à cause du trauma. C'est à cela que Ferenczi semble être parvenu dans son travail avec Severn, tel qu'il le rapporte dans son *Journal Clinique*. Plutôt que de faire appel à l'Œdipe, l'analyste qui traite du trauma doit se tourner vers le mythe d'Orphée et d'Eurydice pour comprendre quelle est la tâche que devra accomplir la cure. L'Orpha sans affect doit devenir « Orphée descendant » dans les régions sans âme du trauma, à la recherche des aspects « Eurydice » perdus de la personnalité. Le travail d'une analyse de trauma est de servir de témoin tandis que le patient localise, considère et fait le deuil de tout ce qui a été irrémédiablement détruit par le trauma. D'une façon tragique, l'analyse d'Elizabeth Severn n'a pas pu se poursuivre au-delà de ce point. Son deuil a été interrompu à l'automne 1932 à cause du besoin désespéré de Ferenczi de faire le deuil de ce que lui-même avait perdu du fait de traumatismes précoces, de sa relation traumatique avec Freud et, plus tard, de la perception de l'approche de la mort - toutes choses que l'Orpha de Ferenczi ne pouvait plus continuer à ignorer. Le savoir-faire clinique croissant de Severn, associé à sa vive intuition de la haine et de la colère que Ferenczi nourrissait, son questionnement direct et son exigence qu'il se soumette à une analyse mutuelle associée au fait que personne d'autre que Severn n'avait une expérience thérapeutique suffisamment vaste, - ont rendu inévitable qu'elle seule puisse accomplir cette « entreprise » avec Ferenczi. Severn pouvait être témoin de ce que Freud ne pouvait supporter.

Dans la dernière note du *Journal* de Ferenczi, datée du 2 octobre 1932, sept mois avant sa mort, il parle de la résolution de son douloureux transfert, une vie durant, sur Freud et sa prise de conscience qu'il doit aller son propre chemin et non celui de Freud. Ses commentaires représentent un témoignage de son courage en tant que patient; témoignage aussi de celui d'Elizabeth Severn, de sa conscience orphique sensible de ce dont elle avait eu besoin, et du pouvoir de la rencontre analytique. Ferenczi, dans son état de faiblesse physique, écrivait :

« Et, de même que je dois maintenant reconstituer de nouveaux globules rouges, est-ce que je dois (si je peux) me créer une nouvelle base de personnalité et abandonner comme fautive et peu fiable celle que j'avais jusqu'à présent? Ai-je ici le choix entre mourir et me 'réaménager' - et ce à l'âge de 59 ans? D'autre part : vivre toujours la vie (la volonté) d'une autre personne, cela a-t-il une valeur - une telle vie n'est-elle pas déjà presque la mort? Est-ce que je perds trop si je risque cette vie-là? *Chi lo sa?* La confiance que les élèves ont en moi peut me donner quelque assurance; tout particulièrement la confiance d'une personne qui est à la fois élève et maître. (1932, pp. 284-285).

Je crois qu'Elizabeth Severn était bien sur le chemin d'être une « femme réaménagée » quand l'analyse a été aussi tragiquement interrompue à cause de la maladie physique (mais de toute évidence non psychologique) puis la mort de Ferenczi. Christopher Fortune considère que l'analyse de Severn avait eu des « résultats mitigés » (1994, p. 222). Dans ses conclusions concernant l'analyse de Severn, Fortune cite l'écrivain Janet Malcolm. Celle-ci affirmait : « Toutes les analyses finissent mal, chaque 'fin d'analyse' laisse les partenaires avec un goût de cendres dans la bouche... » (Malcolm, 1982, p. 102). Je ne suis pas d'accord avec Malcolm pour dire que toutes les analyses finissent mal. Et dans le cas d'Elizabeth Severn, je suis tout particulièrement en désaccord avec cette conclusion. Fortune nous fournit des aperçus fascinant sur Severn pendant, et immédiatement après le terme forcé de son analyse à la fin février 1933. Le témoignage cité par Fortune correspond à ce à quoi on pourrait s'attendre de la part de tout analysant dont l'analyse prolongée et vitale a été aussi prématurément interrompue. La littérature concernant la fin d'analyse suggère que même dans les meilleures conditions le processus de fin d'analyse peut faire resurgir les symptômes, éveiller des hauts et des bas émotionnels et peut secouer les deux partenaires. Mais la fin d'analyse de Severn s'est passée dans les pires conditions. Elle a dû affronter non seulement la mort prématurée de l'analyse, mais aussi l'horrible réalité de la mort prochaine de son analyste. On peut à peine imaginer à quel point les dernières séances ont dû être bouleversantes. Le récit de sa fille, racontant que Severn, retour de Budapest, était arrivé à Paris dans un état « d'effondrement psychique et physique », n'a pas de quoi nous surprendre. Ni le fait que dans les derniers mois avant la fin de son analyse Severn soit passée par de véritables montagnes russes émotionnelles. C'est assurément l'aptitude de Severn de pleurer la perte de Ferenczi de cette manière qui nous apporte la preuve solide de la métamorphose d'Orpha.

Ce qui devrait nous surprendre et qui parle directement en faveur de l'efficacité considérable de son analyse par Ferenczi, c'est qu'il n'est plus question de tentatives de suicide, ni de nouvelles hospitalisations, pas de symptômes psychosomatiques graves, pas de recherche désespérée de la poursuite du traitement. Ce n'est pas un accomplissement négligeable que Severn ait été capable de vivre une vie de qualité après la mort de Ferenczi.

Son dernier ouvrage publié confirme de façon absolument claire que Severn n'avait pas un goût de cendres dans la bouche en ce qui concerne son analyse. Le livre est un ensemble de données extrêmement précieux pour évaluer l'issue de son traitement. Dans le titre du livre, elle donne acte du cadeau qu'elle a reçu de son analyse - rien moins que *The discovery of the Self* (La découverte du Soi)(1933). Il n'y a ni dénégation, ni cendres dans ses paroles. Elle était capable d'écrire :

« En effet, c'est en vue de la restitution des parties perdues de notre propre personne que 'la découverte du Soi' a beaucoup à faire. Montrer comment les retrouver et les réunir en un ensemble harmonieux, est la fonction de toute psychologie curative telle que je la conçois » (p. 43).

Le ton, la composition et le contenu de ce troisième livre, écrit à la fin de son analyse, montre une différence frappante avec ses deux premiers livres, écrits avant l'analyse. Elle ne s'y appuie plus sur le pouvoir exclusif de la volonté, sur des platitudes et des suggestions à nier tout simplement les sentiments. Son orpha, désormais doué de sensibilité n'a plus guère besoin de ces modes de fonctionnement anciens. Il y a à présent un « Soi » vivant et très tendre. La rigidité a cédé, remplacée par la souplesse. Son écriture à présent est non seulement « lucide », comme l'observe Fortune, mais en outre, maints passages reflètent une profonde compassion, ce dont elle était totalement incapable avant son analyse.

Je termine en laissant Elizabeth Severn parler pour elle-même. Dans le passage suivant elle aborde les limitations d'une « psychanalyse » identifiée par la seule psychanalyse intellectualisée, œdipienne selon Freud. Elizabeth Severn adopte, à la place ce qu'elle appelle une « synthèse » et que nous avons reconnue comme la psychanalyse contemporaine.

« Cependant, la principale limitation de la psychanalyse est, à mon avis, son attachement exclusif - on pourrait même dire fanatique - au processus analytique *per se*. Celui-ci révèle le pourquoi et le comment de l'esprit humain et ses troubles comme aucune autre méthode ne peut le faire et ne l'a jamais fait. Mais il manque de perspective et d'esprit créatif. Il s'arrête là où commence la synthèse et la reconstruction, et se montre de ce fait faible sur le versant curatif, comme toute médecine de diagnostic, à moins d'y insuffler le principe vital de construction, de développement et de changement. Selon la théorie analytique, certains obstacles doivent être retirés du psychisme, et quand cela est fait, une sorte de réajustement vers la santé se produira automatiquement. Mais je n'ai pas constaté qu'il en était ainsi, pas plus que les os ne se soudent correctement si on ne les place pas comme il faut. En réalité, ce qu'on trouve chez les malades, ce sont des cicatrices psychiques ou des ajustements défectueux qu'on peut comparer à la mauvaise soudure des os. Non seulement il faut les casser de nouveau, mais encore les 'assembler' et les 'attacher' ou les maintenir ensemble en bonne position, jusqu'à ce que les forces de guérison normales fassent leur oeuvre. Cet 'attachement' est en quelque sorte ce que je veux dire par 'synthèse' et c'est la manière dont je conçois la psychanalyse appliquée à des fins thérapeutiques.

Démonter une âme humaine est une entreprise sérieuse, à moins d'avoir le courage et les moyens de fournir un facteur de soutien, quelque chose comme une infirmière, tout au long du processus de dissection - un processus couvrant souvent une période prolongée. Durant ces mois, le patient doit, par nécessité, mettre toutes ses cartes sur table, et en agissant ainsi il est susceptible de perdre pour un certain temps tous les anciens repères qui lui permettaient de diriger son jeu dans le passé. Il se sentira probablement perdu, désintégré même, décomposé, et temporairement dépendant de la force et de la pensée lucide de son analyste. Tout au long de la période où les anciennes valeurs de son Moi sont réorganisées et reconstruites, il a besoin d'être fortement soutenu et guidé avec sagesse. Il n'a pas besoin que le Moi de l'analyste soit substitué au sien, ce que très souvent il désire, et qui est très facile à faire. Il a plutôt besoin qu'on lui communique une attitude positive et créative, par laquelle non seulement sa propre unité est restaurée, selon un meilleur plan qu'auparavant, mais de nouvelles perspectives et une nouvelle confiance doivent être intégrées dans

son caractère par les moyens subtiles que seul un analyste constructif peut connaître » (Severn, 1933, pp. 78-80).

Ferenczi, dans les derniers commentaires du *Journal Clinique* consacrés à Elizabeth Severn, écrivait : « *Ce qu'il en restera*, espère-t-elle, c'est la reconnaissance <sup>2</sup>*mutuelle*, 'très méritoire' de cette performance réciproque d'être venus à bout *d'un tel cas* » (1932, p. 286). J'espère que mon article aidera à parvenir à une telle « reconnaissance honorable » d'Elizabeth Severn. (*Traduit par Judith Dupont*).



---

## BIBLIOGRAPHIE

- Ferenczi, S. (1932) *Journal Clinique*, J. Dupont ed., Payot, Paris, 1985.
- Fortune, C. (1993), « The case of R.N. : Sándor Ferenczi's radical experiment in psychoanalysis » *The Legacy of Sándor Ferenczi*, L. Aron & A. Harris, Hillsdale, New Jersey, The Analytic Press.
- Fortune, C. « Une fin difficile : Ferenczi, R.N., et l'expérience d'analyse mutuelle », *La psychanalyse : 100 ans déjà*, Georg Editeur, Genève, 1996
- Fortune, C. (1996) « Mutual analysis : a logical outcome of Sándor Ferenczi's experiments in psycho-analysis », *Ferenczi's Turn in Psycho-analysis*, P.B. Rudnytsky, A. Giampieri-Deutsch. New York, New York University Press.
- Hinschelwood, R.D. (1995), « Psychoanalysis in Britain : points of cultural access, 1893-1918 », *Inter-national Journal of Psycho-Analysis*, 76: 135-151.
- Masson, J.M., *Le réel escamoté*, Aubier Montaigne
- Severn, E. (1913) *Psycho-therapy, Its Doctrine and Practice*, Philadelphia, P.A.
- Severn, E. (1917) *The Psychology of Behaviour, A Practical Study of Human Personality and Conduct with Special Reference to Methods of Development*, London, Stanley Paul & Co.
- Severn, E. (1933) *The Discovery of Self. A Study of Psychological Cure*, Philadelphia, David McKay Company.
- Smith, N. (1997) *Orpha Reviving : Musing about Sándor Ferenczi, Elizabeth Severn and the Treatment of Trauma*. A paraître.
- Wolstein B. (1997) « The first direct analysis of transference and counter-transference », *Psychoanalytic Inquiry*, 17: 505-521.

---

## Notes

1. « by one's own boot straps ». Textuellement : à l'aide de son propre chausse-pied (N.d.T).